

LA POINTE DU GITAN

Louis arrive dans deux jours. Ça tombe bien, Nicolas doit rejoindre la Bretagne pendant le week-end pour une fête de famille. Elle n'aura pas besoin de se cacher. En pensant à cela, elle réalise que, sans l'avoir formulé, sa décision est prise. Vendredi soir, elle retrouvera Louis à son hôtel. Et elle verra bien.

Le vendredi n'en finit pas. Elle souhaite bon voyage à Nicolas :

- Tu vas me manquer, lui dit-il.
- Ça va passer vite, lui répond-elle.
- Je rentre tard dimanche soir.
- Ne m'en veux pas si je dors.

Elle accueille les nouveaux participants de la semaine qui arrivent puisque c'est le jour. Juste avant 21 heures, elle part rejoindre Louis à *La Colombe blanche*.

Il l'attend dans le salon près de la réception. Un feu de cheminée donne un air romantique à la scène. Quand il la voit, il se lève, reste immobile, la regardant s'avancer. À un mètre de lui elle s'arrête, tente l'humour pour masquer son trouble :

- Bonjour Monsieur Delaire.
- Bonjour Mademoiselle Laffont.

Il fait un pas et la prend dans ses bras. C'est cela dont elle avait envie. Se coller contre lui, disparaître dans ses bras. Ils restent enlacés un long moment, silencieux, à se pénétrer de l'odeur de l'autre, de sa chaleur. Quand ils desserrent leur étreinte, ils se regardent un long moment. Ils retardent leur premier baiser. Retenir le temps, attendre encore avant de retourner le sablier de cette histoire. Il lui murmure : « Montons. » Elle le suit. L'escalier grince. La chambre a un côté provincial, cosu et confortable. Il ferme la porte

LA POINTE DU GITAN

et tourne la clef comme on jette les dés. Leurs lèvres n'en peuvent plus d'attendre. C'est plus qu'un baiser. Plus tard, ils se diront : « Tu te souviens de notre premier baiser à *La Colombe blanche* ? »

Il lui ôte son manteau, la soulève avec une infinie délicatesse et la porte sur le lit.

– Laisse-toi faire. Ce soir c'est à moi de m'occuper de ton corps. J'ai attendu si longtemps ce moment. Je l'ai rêvé si souvent. Tu ne peux pas soupçonner le nombre de fois où j'ai vu mes doigts déboutonner ta chemise.

Et tout en parlant, lentement, bouton après bouton, il déshabille Pauline, découvrant une peau plus laiteuse qu'il ne l'imaginait. Plus douce aussi. Il prend tout son temps. Tantôt de ses lèvres, tantôt de sa langue, il découvre chaque centimètre de sa peau qu'il célèbre comme un territoire conquis par son désir.

Pauline ne s'appartient plus. Ne sait plus où elle est. Les mains qui parcourent son corps dans un silence d'une infinie douceur sont-elles bien réelles ? Jamais elle n'a flotté ainsi.

Quand il ne lui reste plus que sa culotte et son soutien-gorge il la retourne doucement. Il s'arrête un instant le souffle coupé par la courbure de ses reins. Du corps des femmes, c'est ce qui le bouleverse le plus. Ses mains reprennent leur travail de mains, et ses lèvres, leur travail de lèvres. Il dégrafe son soutien-gorge pour pouvoir lui caresser le dos sans entrave. Doucement, il fait rouler sa culotte sur ses fesses. Elle ne sait pas ce qui l'excite le plus, de ses mains qui maintenant glissent du bas de son dos vers l'intérieur de ses cuisses ou de son regard qu'elle sait rivé sur ses hanches et ses fesses, guettant l'ouverture de l'écluse. Mais il ne peut plus attendre. Il ne peut plus. Il se place derrière elle, la met à quatre à pattes, écarte ses cuisses

LA POINTE DU GITAN

sans ménagement mais sans violence. Pauline nue comme elle ne l'a jamais été, attend, ouverte, en silence. Plus qu'un sexe, c'est tout un homme qui la pénètre. Il s'enfoncé autant qu'il peut, tient ses hanches fermement. Va, vient. Elle se laisse prendre. Le temps de la douceur est révolu. Le temps du plaisir, dur, brut, sans atours, est venu. Il jouit longuement, reste en elle. Les deux corps s'affalent.

Au matin, ils demeurent, un long moment, silencieux, allongés l'un contre l'autre en se tenant la main, comme des enfants surpris de leur audace. L'un comme l'autre hésite à parler. Pourquoi briser le charme de ce moment suspendu. C'est Louis qui rompt le silence :

- J'ai faim. Toi aussi ? Tu veux quoi ?
- Du thé et des tartines beurrées avec de la confiture. Je prends le même petit-déjeuner depuis que je suis toute petite.
- Tu devais être mignonne, toute petite.
- Parce que maintenant je suis moche ?
- Pire que ça. Immonde. Si Quasimodo avait une jumelle, ce serait toi.

Il commande : « Un café noir, un thé, des tartines de la confiture et un œuf à la coque, merci. »

- J'adore prendre mon petit-déjeuner au lit.
- Moi aussi.

Elle le regarde manger son œuf. Elle aime ses gestes précis, méthodiques. Il prépare avec soin ses mouillettes, à la bonne longueur, pas trop larges et délicatement beurrées. Il a décalotté l'œuf d'un coup sec avec la lame de son couteau, et a pris soin d'ôter tous les petits éclats de coquille qui pourraient venir crisser sous ses dents.